

sauvages; mais ils sont parfois aussi difficiles à dire que les noms grecs, ou gréco-latins des nomenclatures.

Les roses du mois de Mai n'arrosent guère de fleurs d'aucune espèce dans nos cantons; et elles consistent le plus souvent en de terribles pluies poussées par le vent. Il fait froid ici, cette année, comme partout ailleurs en Canada, ni plus ni moins qu'à Toronto, et l'on grelotte au lieu de chanter les beaux jours du printemps. Excepté cependant lorsque, comme hier, on court le risque d'être très-tout vif.

Nos bons colons en sont à mettre le feu à leurs abattis; ce feu, quand le vent s'élève, ne demande pas mieux que d'aller voir ce qui se passe chez les voisins, et c'est ainsi qu'hier notre inspecteur d'école, le Dr. Martin, arrivé la veille avec sa famille, a vu sa demeure entourée de buissons ardents que deux pompes ont pu cependant éteindre.

Pour en revenir aux fleurs que j'aime, voici mes notes que j'aurais désiré rendre plus intéressantes.

La marguerite, *chrysanthemum* (polygamie superflue). Elle est, comme vous savez, trop commune dans nos champs, où, de compagnie avec la renouée, elle fait le désespoir des cultivateurs. La législature l'a placée au nombre des mauvaises herbes. Elle n'est guère modeste chez nous et ne se contente pas du bord des prés; elle les envahit tout entiers. Elle est ici, comme en Europe, grande disette d'horoscope. Vous vous rappelez sans doute ces vers:—

De cette blanche marguerite,
Disait un jour Lisé à Bastien,
Veux-tu connaître le mérite?
Regarde moi, écoute bien, etc.

Le bleu, *concolulus* (syng. polyg. fausse). C'est l'annuette de nos paysans, cette jolie petite aigrette bleue et violette que l'on trouve partout dans nos champs. Elle a toujours été affectionnée par les poètes bucoliques.

Le liseron, *concolulus*. Nous avons en Canada un convolvulus indigène que l'on rencontre dans les haies, à la campagne. Est-ce le *concolulus septem* d'Europe?

Le chèvrefeuille, *lonicera* ou *raprifolium* (pentandrie monogynie). Nous avons aussi en Canada un *lonicera*. Il ressemble peu au chèvrefeuille d'Europe que l'on ne trouve que dans nos jardins.

Jasmin, *jasminum* (diandrie monogynie). Les jasmins sont répandus dans toutes les parties chaudes ou tempérées du globe, dans l'Inde, en Chine, en Afrique. Le continent de l'Amérique n'en compte que deux espèces, le *jasminum lanceolatum* du Pérou et le *jasminum bahiense* du Brésil.

Eglantine. C'est la fleur de l'églantier que l'on connaît mieux sous son nom anglais *sweet briar*. Et quel joli nom aussi! Buisson odoriférant!

Le nénuphar, *nymphaea*, lys d'étang ou des lacs. Les nôtres en possèdent une variété dont la racine est très connue dans nos campagnes pour ses propriétés diurétiques. Elle agit comme absorbant et est recommandée dans les cas d'hydropisie. Le fameux Théophraste, auteur "des Caractères des Hommes", a aussi tracé ceux des plantes. Retiré près des Ptolémées, quand le despotisme de Philippe de Macédoine fit fermer les écoles d'Athènes, il s'occupa de décrire le lotus; mais il le fit si pompeusement, que les botanistes, pendant longtemps, n'osèrent y reconnaître la *nymphaea* du Nil. On a aussi prétendu que le lotus était la plante qui charma les matelots d'Ulysse et dont ils eurent tant de peine à se détacher: la fleur d'oubli.

La vervaine, *verbena* (diandrie monogynie). Les Druides, en grande cérémonie, coupaient en hiver le gui du chêne et la vervaine au printemps. C'étaient des plantes sacrées, et l'on se servait pour cela d'une serpe d'or. L'Amérique du Nord produit la vervaine de Miquelon, *aubletia* de Linnée. Le Paraguay et le Brésil en ont plusieurs espèces.

Le sensitive, *minosa pudica*, plante de l'Amérique méridionale, célèbre par sa grande irritabilité.

La pervenche, *vincetoxicum* (pentandrie monogynie) indigène en France. Une variété couleur de rose vient de Madagascar.

Narcisse, roses, lys, plantes trop communes pour en parler. Un mot toutefois du lys du Canada, quoiqu'il ne soit point blanc comme celui qui vient du Levant, et qui a si longtemps orné le drapeau de nos ancêtres. *Lilium canadense* est une plante superbe d'une belle couleur aurore et qui mériterait d'être plus cultivée qu'elle ne l'est.

La nonpareille. Châteaubriand et Bernardin de St. Pierre, si je ne me trompe, ont parlé d'un oiseau des tropiques qui porte ce nom. Il rime très bien avec abeille; mais je ne connais pour ma part aucune plante qui le porte, excepté peut-être quelque variété d'une plante connue sous un autre nom et cultivée par les amateurs en Europe. A mon avis, il n'y a pas de nonpareille dans la nature, si, par là, on veut entendre une beauté exclusive: chaque être de la création est beau à sa manière.

Je risquerai une autre critique:—

Vous, qui parsemez
L'air enbaumé,

me paraît une figure un peu forte. C'est une licence imitée de la poésie latine, où l'on allait jusqu'à substantiver des verbes, et changer leurs temps pour satisfaire aux exigences de la prosodie. On peut dire, il est vrai, que l'air, en parsemant l'encens des fleurs, c'est-à-dire la fine poussière de leurs étamines, parseme les fleurs elles-mêmes. Mais encore le mot *parsemer* ne saurait pas strictement grammatical dans cette acception.

C'est donc là une hardiesse poétique que je ne conseillerais pas à vos jeunes lecteurs d'imiter.

Tout à vous,

D. R.

L'honnête Famille.

IV.

(SUITE.)

Lorsque Patty entra dans le cabinet de M. Barlow, un étranger, assis au bureau, écrivait une lettre. Elle le prit pour un des élèves; mais, pendant qu'elle parlait, il se retourna plusieurs fois et la considéra attentivement. Il s'adressa enfin à un élève qui parcourait des dossiers et lui demanda qui elle était; puis il se remit à écrire sans prononcer un mot.

C'était M. Josiah Crumpe, le marchand de Liverpool et l'aîné des neveux de mistress Crumpe, qui s'était rendu à Monmouth sur l'avis qu'il avait reçu de l'état de sa tante. M. Barlow venait de terminer à l'amiable un procès entre lui et un de ses parents de Monmouth; M. Crumpe signait l'acte relatif à cette affaire. La conduite désintéressée de Patty le frappa vivement; mais il garda le silence pour qu'elle ne pût découvrir qui il était. Seulement, il se promit de ne pas négliger dans la suite l'occasion de lui rendre justice. Ce n'était pas un de ces corbeaux qui, pour employer l'expression de mistress Crumpe, s'agitaient autour d'elle, impatients de sa mort. Il avait su acquiescer par son habileté de la fortune et de l'indépendance.

Après le départ de Patty, il déclara qu'il avait trop de fierté dans l'âme pour s'abaisser jamais devant personne, fût-ce un prince ou un pair d'Angleterre, et qu'il ne commencerait pas par sa tante. Il souhaitait, disait-il, que sa vieille tante Crumpe pût vivre et jouir longtemps de ce qu'elle possédait. Si elle lui laissait son bien après sa mort, il lui en serait très-reconnaissant; mais, dans le cas contraire, il se trouverait dégagé de toute obligation envers elle, et, suivant lui, cela valait peut-être encore mieux.

Avec de tels sentiments, M. Josiah Crumpe n'eut aucune peine à se dispenser d'aller voir la malade pour lui faire, comme il disait, sa cour.

"J'ai là quelques bonnes confitures des Indes pour la pauvre vieille, dit-il à M. Barlow. Elle me donnait des confitures quand j'étais au collège, je ne l'ai pas oublié. Je sais qu'elle a encore le palais délicat; elle m'écrivit l'année dernière de lui envoyer quelques pots; mais je ne goûtai pas le ton de sa lettre et ne me rendis pas à son désir. J'ai eu tort. C'est une pauvre vieille créature infirme, et ce serait de la cruauté maintenant de n'avoir pas quelques prévenances pour elle. Portez-lui ces confitures; mais ayez soin qu'elle ne les ait pas à sa disposition avant d'avoir fait son testament. Je ne veux pas la flatter pour qu'elle me laisse quelques sacs d'écus, dont je puis me passer. Dieu merci!"

Sur ces entrefaites, les parents de la vieille dame accoururent. Mais celle-ci, connaissant le sentiment qui les poussait à cette démarche, fit fermer sa porte à tous ces importuns, ainsi qu'à son jeune neveu. Patty eut beau insister auprès de sa maîtresse, mistress Crumpe ne voulut rien entendre. Quant à son testament, elle l'avait déchiré dans un accès de colère, et ses parents se trouvaient de fait déshérités, malgré les instances de Patty qui épuisa tous les moyens en son pouvoir pour la faire revenir sur une détermination qui ne lui paraissait pas suffisamment justifiée. Cette générosité de la part d'une jeune fille qui n'ignorait pas les calomnies répandues sur son compte par ceux-là même dont elle prenait les intérêts, au risque de déplaire à une maîtresse atrabilaire et souvent injuste, cette générosité paraissait inexplicable à mistress Crumpe. Son égoïsme ne pouvait comprendre tant de grandeur d'âme et de désintéressement.

Patty, désolée de n'avoir pu réussir dans sa tentative de conciliation, s'était retirée dans sa chambre. Elle fut interrompue dans ses réflexions par l'entrée de Marthe qui vint s'asseoir auprès d'elle et qui, d'un ton hypocrite, engagea une conversation évidemment calculée. Elle savait que